

Brentano F., « Horwicz comme recenseur », trad. fr. D. Seron, dans F. Brentano, *Essais et conférences*, dir. D. Fisette & G. Fréchette, Paris, Vrin, 2017.

Horwicz comme recenseur (trad. fr. Denis Seron)

Jalons pour s'y retrouver dans l'état présent de notre culture scientifique¹.

À la suite de l'examen que j'ai réservé, dans ma *Psychologie*, à sa *Methodologie der Seelenlehre* [Méthodologie de la théorie de l'âme] et à ses *Psychologische Analysen auf physiologischer Grundlage* [Analyses psychologiques sur des bases physiologiques], Herr Horwicz a fait paraître, dans le numéro 6 des *Philosophische Monatshefte* de 1874, une critique de mes positions dont je n'ai pris connaissance, en raison d'une maladie grave, qu'avec beaucoup de retard. Peut-être peu de lecteurs se souviennent-ils de ses attaques. Alors même, quelques mots de réponse ne pourront pas faire de tort.

Herr Horwicz me reproche de ne pas avoir suffisamment lu ses écrits et de ne pas avoir compris ce que j'ai lu. Mes nombreuses citations tirées de la *Methodologie* et de diverses parties des *Analysen* ont par avance neutralisé la première accusation. Par contre, je pourrai à peine contester mes incompréhensions répétées. Quand par exemple j'ai lu que la similitude entre la digestion proprement dite et la digestion au sens figuré qui « transforme les matériaux bruts transmis » à l'âme « par les nerfs en sensations et en produits psychiques d'espèces de plus en plus élevées », que cette similitude est une « analogie réelle entre la vie de l'âme et celle du corps » (*Psychologische Analysen*, p. 148), j'ai compris cette idée au sens expliqué par l'auteur, à savoir au sens où il attache de la valeur à l'analogie en question, et c'est pour cette unique raison que je me suis attardé sur ce point. Or Herr Horwicz dit expressément dans son anticritique que cette analogie est quelque chose à quoi il n'accorde « aucune valeur » (*Ph. Mon.*, p. 272). L'incompréhension dont j'ai pu faire preuve apparaît donc incontestablement dans le propos de celui-là même qui forcément connaît le mieux les opinions de l'auteur. Mais j'ose espérer qu'un lecteur bienveillant saura reconnaître qu'à tout le moins je ne suis pas moi-même vraiment coupable de ces incompréhensions.

¹ F. Brentano, « Herr Horwicz als Recensent. Ein Beitrag zur Orientirung über unsere wissenschaftlichen Culturzustände », *Philosophische Monatshefte*, 11 (1875), p. 180-187. Ce texte a été écrit en réponse à une recension acerbe due à Adolf Horwicz et parue quelques mois auparavant dans la même revue. Voir A. Horwicz, « Das Verhältniss der Psychologie zur Physiologie. Kritik und Antikritik. (Gegen Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt.*) », *Philosophische Monatshefte*, 10/6-7 (1874), p. 261-274. (N.d.T.)

De même, quand je disais, à la page 61 de ma *Psychologie*, que d'après Herr Horwicz la conscience de soi n'était bonne qu'à fournir un aperçu grossier et provisoire de la totalité de l'activité mentale, qu'on ne pourrait encore accomplir de progrès que par la physiologie, et quand à la page 62 je répétais la même idée en des termes différents, je croyais restituer assez fidèlement l'idée exprimée dans les passages suivants, comme dans d'autres du même acabit : « C'est avant tout la *conscience de soi* qui entre en ligne de compte. (...) Nous ne manquons pas d'adjuvants secondaires, tels que les observations des étapes évolutives précoces chez les enfants et les jeunes animaux, des processus mentaux anormaux chez les malades mentaux, des produits évolutifs achevés, sédimentés et comme cristallisés qui sont présents dans le langage, etc. — Maintenant, comment devons-nous mettre en application ces adjuvants de la connaissance ? (...) Manifestement, les choses se présentent comme suit et pas autrement : nous devons d'abord chercher, par tous les moyens, à obtenir un aperçu grossier et provisoire de la totalité de notre activité mentale. Et ça ne fait rien si au début cet aperçu manque passablement de clarté et de justification. » (*Meth. des Seelenl.*, p. 186.) Mais comment irons-nous plus loin ? Je veux dire, comment parviendrons-nous à résoudre le problème central (cf. *Psych. Anal. Vorr.*, p. V), à savoir à « découvrir les éléments mentaux les plus simples et les plus précoces ainsi que leur parcours évolutif » ? « Nous avons encore à envisager, rappelle l'auteur (*Meth. der Seelenl.*, p. 187), un troisième moment méthodologique : la *science auxiliaire* ; peut-être sera-t-elle de bon conseil. » Il présente la physiologie comme une telle science auxiliaire (*ibid.*, p. 188 suiv.). Et en vue d'expliquer en quoi il estime que cette science auxiliaire peut nous aider, il dit dans les *Analysen* : « *La conscience* » ne donne « pratiquement aucune information sur l'évolution originelle et la structure essentielle » des processus mentaux individuels (*I. S.*, p. 155). « *La physiologie n'est pas seulement pour nous un accessoire utile, mais elle est aussi le véhicule méthodologique de la recherche.* Nous ne tenons une formation mentale pour expliquée scientifiquement que si on a réussi à la réduire à cette base physiologique. » (*Ibid.*, p. 175.) Herr Horwicz explique maintenant sur le ton le plus énergique que je ne l'ai pas compris, que sur ce point précis j'ai dit *l'exact opposé* de ce qu'il enseigne en réalité. La ressource physiologique n'aurait pour lui qu'un rôle propédeutique dans la recherche, et la ressource psychologique *serait et resterait la principale* (*Phil. Mon.*, X, p. 273). Ici non plus, il ne me viendrait pas à l'idée d'aller à l'encontre de l'autorité de l'auteur quand il explicite ses propres vues. Mais à tout le moins, quand Herr Horwicz parle d'incompréhension « grossière », c'est tout de même un peu fort ; car dans ces conditions, une méprise n'aurait rien de surprenant même chez le lecteur le plus exercé qui soit.

C'est presque comme si Herr Horwicz et moi parlions des langues différentes. Car il n'est pas seul à se plaindre d'être incompris ; moi aussi je trouve qu'il ne m'a compris presque nulle part ; bien qu'au moins *une* chose ait été assez largement reconnue au sujet de mon livre, à savoir sa clarté d'expression. Même des débutants dans l'étude de la philosophie en ont trouvé

la compréhension aisée. Herr Horwicz, en revanche, restitue mes remarques sur la méthode de manière telle qu'elles paraissent un véritable chaos, où il me faut me joindre à mon critique pour m'exclamer : « Comprend qui peut ! »

Quand je fais remarquer que, si un terme à utiliser dans la science a divers sens, il est bon d'opter pour *un* usage déterminé de l'expression et, ensuite, de sélectionner, parmi les significations du mot « conscience », celle en vertu de laquelle il se réfère généralement à une classe importante pour laquelle nous n'avons pas d'autre nom, Herr Horwicz est d'avis que cela revient à préconiser un procédé où le mot « pensée » devrait désormais être employé pour « non-pensée ». Assez courtoisement, il insinue ensuite que je nourris ici l'espoir d'être compté moi aussi au nombre des penseurs.

Quand je dis incidemment que la loi de la gravitation ou le principe d'inertie peuvent être pris, mettons, comme des exemples de lois ultimes et les plus élevées, Herr Horwicz semble croire que je veux par là les caractériser comme des faits explicables. Empli d'étonnement il pose cette question en incise : « La gravitation, un pur fait, inexplicable, serait l'une des lois les plus élevées ? » Il est loin de se douter que ce que moi-même mais aussi, autant que je sache, tous les autres logiciens et scientifiques de la nature appelons « lois les plus élevées » ne sont jamais autre chose que des faits inexplicables. Toute explication d'une loi consiste en fait à la dériver de lois plus élevées.

À un autre endroit, Herr Horwicz dit ceci : « Je n'ai nulle part émis l'hypothèse "que les nerfs des sens devraient être considérés comme le substrat du connaître et les nerfs moteurs comme celui du désir". » Que, dans ma grossière incompréhension, je lui attribue cette conception, ce fait lui apporte une nouvelle preuve de la légèreté avec laquelle j'ai feuilleté son livre ; autrement je n'aurais pu que constater que lui aussi, « comme tout le monde (?), pense que l'activité mentale est localisée dans les centres ». — J'ai ailleurs accepté de bonne grâce les reproches d'incompréhension, parce que l'auteur doit savoir bien mieux que moi ce qu'il a voulu dire. Mais dans ce cas, je peux prouver que l'incompréhension se situe plutôt du côté de Herr Horwicz. Et s'il veut bien jeter encore une fois un œil sur le passage qu'il cite, il se convaincra, espérons-le, que *je ne lui ai pas du tout attribué la conception qu'il rejette*. Ce que j'y dis est juste ceci : celui qui, comme Herr Horwicz (*Ps. Anal.*, I, p. 149 suiv.), vise à présenter la division fondamentale des activités mentales en cognitions et désirs de Wolff comme correcte et complète en s'appuyant sur la distinction entre activités nerveuses sensorielles et motrices (il lui suffit pour cela de faire abstraction des niveaux intermédiaires), celui-là doit supposer que les nerfs sensoriels sont le substrat du connaître et les nerfs moteurs celui du désir. Et ce semblait, en fait, aller dans le sens de Herr Horwicz. Car « *la complétude* » de l'énumération des différents processus mentaux, enseigne-t-il dans sa *Methodologie* (p. 190), « *est garantie par la base physiologique*, s'il est en quelque sens correct de dire qu'aucun processus mental ne peut s'accomplir sans substrat matériel ». Et on

trouve même dans son anticritique l'affirmation que « la structure organique du substrat nerveux » fournit, dans l'énumération des « espèces les plus importantes d'états et processus mentaux », de remarquables indications. Maintenant, je soulignais combien invraisemblable était cette hypothèse, et combien elle entraînait en contradiction avec les suppositions habituelles des physiologues, dont beaucoup situent la pensée et la volonté non pas *uniquement* dans les centres nerveux, mais *également* dans ces mêmes centres nerveux. « Cette approche, concluais-je, ne peut donc absolument rien nous apprendre sur le nombre des facultés mentales. » Que Herr Horwicz ait réellement énoncé cette hypothèse assurément indispensable à sa démonstration, je le déclare d'autant moins que j'ajoute même, tout au contraire, la note explicite suivante : « Horwicz lui-même dit ceci : “Nous devons supposer résolument que toute action mentale est reliée à l'organe central du système nerveux. Nous pouvions (...) ne pas trouver vraisemblable que les différentes propriétés, forces, facultés (peu importe le terme dont on voudra les nommer) de l'âme se soient réparties, comme le veulent les phrénologues, dans des parties déterminées de la masse nerveuse, et nous nous voyions plutôt contraints à supposer que les différents organes, groupes et systèmes d'organes remplissaient pour l'essentiel les mêmes fonctions, qu'aux organes centraux pris individuellement ou à leurs parties ne correspondent pas des forces mentales différentes, etc.” Mais alors quelle valeur a encore l'analogie qu'il propose ? » Peut-on après cela dire en toute vérité que je n'ai pas su ce qu'enseigne Herr Horwicz sur ce point, ou que j'ai, comme on m'en fait aussi bien le reproche, « violemment déformé » toute l'affaire ? Je crois que dans le cas présent, c'est moi qui serais tenté d'évoquer un essai de déformation malveillante. Pourtant, je reconnais volontiers qu'ici encore, tout cela n'était qu'incompréhension.

Et je peux aussi, en toute franchise, attribuer à l'incompréhension le fait que Herr Horwicz ait pris pour insultant le ton — comme je le croyais et le crois encore — très amical de mon compte rendu. Je parle de ses « intéressantes *Psychologische Analysen* » et qualifie son auteur de « tête dotée d'un bon jugement ». Mais Herr Horwicz trouve que je m'exprime sur lui et son œuvre « de la manière la plus méprisante » et, d'autre part, en usant de « persiflage blessant ». L'auteur, dit-il, « demande dans un persiflage blessant si, comme Newton, je pourrais dire de moi-même : *hypotheses non fingo* ».

J'attache de l'importance à ma réputation en tant qu'homme qui sais me tenir convenablement dans la polémique. C'est pourquoi je cite ici le passage concerné : « Que le mot de Newton “*hypotheses non fingo*” ne s'applique pas à lui en tant qu'analyste physiologique des phénomènes psychiques, Horwicz lui-même en est bien conscient, et il semble par moments avoir les idées parfaitement claires sur l'impossibilité de son entreprise. » Puis vient une série de citations où Herr Horwicz reconnaît, par exemple, que « pour le moment on manque encore de liens vraiment essentiels » pour la réduction explicative d'une formation mentale à sa base physiologique, « que dans l'état actuel de la science il ne peut s'agir que d'hypothèses

et de possibilités pensables », et que « cela ne change évidemment rien à l'affaire de dire comment les choses doivent réellement être, ce qu'on ne sait même pas », etc., etc.

Je ne sais pas si quelqu'un d'autre que Herr Horwicz verra ici une question qui le tourne en dérision de façon blessante ; moi, du moins, je n'y vois même pas une question. Je ne voulais pas non plus en poser là où toutes les explications voulues étaient déjà dans les passages cités ; une question aurait paru hors de propos. Pourtant, même celles-ci me firent craindre, du moins pendant un moment, d'avoir mal compris Herr Horwicz, quand je vis, non sans surprise, que, dans son anticritique, il entretenait l'illusion de pouvoir réellement faire sien, et avec le meilleur droit, le mot de Newton. Mais il devint bientôt clair pour moi que, dans ce cas précis, c'est entre Herr Horwicz et Newton que règne l'incompréhension.

Herr Horwicz semble accorder peu de valeur aux règles de la bienséance dans ses écrits critiques, et la « base physiologique » d'une telle conduite psychologique pourrait opportunément être recherchée dans une irritabilité inhabituelle du système nerveux sensoriel, du genre de celle qui, d'après le portrait autobiographique (p. 303) du premier volume des *Psychologische Analysen*, le singularisait déjà comme étudiant « chahuteur ». Ou peut-être n'est-ce encore qu'une apparence qui s'explique par mon incapacité à m'y retrouver dans ses formulations ? Quoi qu'il en soit, il est en tout cas désagréable d'avoir des discussions prolongées avec quelqu'un dont les explications, même sous ce rapport, engendrent si facilement des méprises. Aussi je me borne à mentionner un dernier point, sans beaucoup de commentaires.

Herr Horwicz est d'avis que la physiologie est foncièrement, pour moi, une *terra incognita*. Comme, pour des raisons déjà amplement compréhensibles à la lecture des confessions susmentionnées de Herr Horwicz lui-même, mais sur lesquelles je m'attarde plus en détail dans ma *Psychologie*, je me suis efforcé d'éviter autant que possible de frayer avec les théories physiologiques, il a eu peu d'occasions de constater ce qu'il affirme. Il est autrement aisé, en revanche, de porter un jugement sur ses connaissances en sciences naturelles, puisqu'il a par principe emprunté la voie de la physiologie. Et ici, du moins à ce qu'il me semble, il fait preuve de faiblesses à plusieurs reprises.

Ainsi, par exemple, ses développements sur la force vitale (*Ps. Anal.*, 1, p. 14 suiv.). Ici, des affirmations vraies se mêlent à des représentations complètement erronées et définitivement abandonnées par la physiologie. « L'organisme, la vie organisée en tant que cause finale active, lit-on à la p. 15, forme ici le fluide cristallin du globe oculaire et là les fibres musculaires, comme l'exige le plan du tout, et non l'oxygène ou l'une quelconque des substances dans lesquelles ces formations se décomposent après la mort. Ces substances et ces forces n'y sont visiblement pour rien (...), certaines fonctions leur sont imposées qu'elles remplissent conformément aux lois de leur nature, mais qu'elles ne peuvent jamais remplir

par elles-mêmes et sans la coopération d'autres causes. » L'expression « cause finale active », ici, ne pourra que choquer le métaphysicien. L'hypothèse d'une finalité agente est en tout cas une bizarrerie, puisque la cause finale ne peut être réellement existante qu'à la fin et que l'agent doit déjà l'être au début. Mais les scientifiques ne veulent absolument rien savoir de cette « coopération d'autres causes », et quand Herr Horwicz, au lieu d'« intercaler la force vitale entre l'âme immatérielle et la matière, à la manière d'un démiurge platonicien », identifie ensuite sa force vitale à l'âme immatérielle, cela ne suscitera pas plus l'approbation du physiologue. Et que dira celui-ci en lisant, à la p. 36, que « l'organisme rompt la connexion causale des forces et atomes matériels et entre en scène, de son côté, comme une cause nouvelle, comme un être libre qui inaugure pour lui-même une chaîne causale entièrement nouvelle » ?

L'intuition erronée qui se révèle dans ces passages concerne l'ensemble de la vie organique. Pourtant, on rencontre aussi des erreurs sur des questions plus particulières. Nous trouvons par exemple, à la même p. 183, la remarque suivante : « La constitution et la structure des terminaisons du nerf auditif dans l'organe de Corti permettent de conclure en toute certitude que la diversité des sensations sonores repose sur la vibration conjointe de terminaisons fibreuses diversement tendues du nerf auditif, tout comme la hauteur objective des sons repose sur la vibration d'une corde ou d'une colonne d'air de longueur variable. » Après quoi nous entendons l'auteur célébrer « l'importance de cette découverte de Helmholtz ». Manifestement, Herr Horwicz n'était pas au courant que la découverte qu'il avait en vue était une hypothèse réfutée depuis longtemps, que Helmholtz lui-même avait déjà reconnue comme intenable plusieurs années avant la parution des *Psychologische Analysen*.

À côté des remarquables développements sur les lois les plus élevées de la nature dont il était question précédemment, on trouve également dans l'anticritique qui m'est adressée elle-même la déclaration suivante. « La théorie des couleurs de Newton », dit Herr Horwicz, était une « hypothèse bien établie », « jusqu'à ce qu'elle soit érigée en certitude, à notre époque seulement, par la découverte de l'analyse spectrale » (p. 273). La théorie des couleurs de Newton érigée en certitude par la seule analyse spectrale ? — Herr Horwicz parle-t-il de l'émission de corpuscules de lumière, depuis longtemps réfutée, ou de la dispersion des rayons lumineux réunis dans le blanc, depuis longtemps démontrée ? — Ce point pourrait être difficilement compréhensible non seulement pour moi, mais pour tous les physiciens et chimistes de métier. Ainsi il pourrait bien arriver un jour que Herr Horwicz — qui, il faut l'admettre, n'a jamais jeté un œil sur les travaux de Bain en psychologie et ne connaît pas davantage Mill en logique, mais se prévaut de ses connaissances en sciences naturelles —, par un examen de conscience plus poussé, trouvât quelque motif d'afficher un peu plus de modestie dans ce dernier domaine également.

La polémique ne doit pas seulement viser à combattre un adversaire, mais toujours faire progresser, en même temps, un intérêt plus général. Quand je commentais Herr Horwicz dans ma *Psychologie*, mon intention était de présenter comme peu fréquenté à l'heure actuelle un chemin que maint psychologue pourrait emprunter aujourd'hui non sans motifs compréhensibles. Même la présente réplique critique sert peut-être un bien plus général, celui-ci serait-il seulement de savoir combien peu le public, de nos jours, peut se fier au compte rendu d'un recenseur. Herr Horwicz n'est pas le seul à ne pas restituer fidèlement mes théories. Dans les *Blätter für literarische Unterhaltung*, il m'est fait reproche d'être un défenseur acharné de la conscience inconsciente, alors que j'exclus l'hypothèse d'activités psychiques inconscientes — cela non pas au moyen de « mécanismes définitionnels » et d'« évolutions conceptuelles », comme Herr Horwicz me le reproche : au contraire, dans un chapitre comprenant plusieurs feuillets, j'ai pris la peine de réfuter aussi bien les arguments en faveur de cette théorie que cette théorie elle-même. Quand je mentionnai la chose fortuitement à un étudiant, il me raconta qu'une aventure tout à fait semblable était arrivée peu de temps auparavant à son père, un savant historien. On le blâmait dans le *Sybel'schen Zeitschrift* pour être un représentant de l'erreur historiciste, qu'il avait pourtant rejetée comme telle dans les travaux discutés eux-mêmes. — Pourtant, au lieu de prêcher la méfiance auprès du public, je ferais peut-être mieux d'attirer plutôt sur le travail de ceux à qui revient naturellement la fonction de juge, mais qui négligent de l'exercer, l'attention de ceux qui auraient vraiment vocation d'énoncer un jugement critique.

Vienne.

Franz Brentano.